

LÉTTRE XXVI.

De sœur hospitalière Saint-Etienne à Mathieu Servolet.

Charabéy, 18 décembre 1866.

Môn cher Mathieu,

Je suis attérée d'un événement qui vient de se produire à la maison. Prends touté ta fermeté d'homme pour me lire. Il s'agit de notre sœur Constance... Elle est ici; ici parmi les malades.

On l'a apportée, il y a deux on trois heures d'un hôtel de la ville. Elle a une fluxion de poitrine très-grave. Je ne lui ai pas encore parlé. Je ne veux même pas me-montrer à elle, de peur de lui faire une révolution. Je surveille seulement les soins qu'on lui donne.

Je ne pouvais garder cette affreuse nouvelle sur le cœur, mais je ne savais à qui la dire. A ma mère, comme cela, sans préparation? Ça l'aurait trop impressionnée. Au curé Balliere?... C'est que les secrets de Constance ne m'appartiennent pas et doivent rester en famille. Je ne vois donc, en définitive, que toi pour confident, à qui j'avais aussi songé lé premier.

Qui aurait pu me dire que je te parlerais de Constance dans ma première lettre après l'annonce de tes projets de mariage? Lise Dégletagne est bien la plus aimable personne que j'aie connue dans nos pays. Elle est pieuse, instruite et bonne ménagère. Les terres qu'elle t'apportera, situées à Saint-Vit, seront pour toi d'une surveillance facile, à raison de tes voyages. Toutes les convenances semblent bien là réunies. Il n'y avait qu'une objection; c'est que les Dégletagne sont plus riches que nous. Je suis heureuse que ma retraite au couvent, surtout les gains et les traités que tu as faits depuis un an, aient pu décider la famille. Tu seras, là, certainement heureux, et, comme je te connais, tu ne manqueras pas de reporter à Dieu l'offrande de ton bonheur. Cela le rendra inaltérable.

Embrasse bien la chère mère pour moi.